



MARCEAU, William, *Le stoïcisme et saint François de Sales*

Edmund J. Campion

Volume 39, numéro 3, octobre 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400063ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400063ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Campion, E. J. (1983). Compte rendu de [MARCEAU, William, *Le stoïcisme et saint François de Sales*]. *Laval théologique et philosophique*, 39(3), 372–373.
<https://doi.org/10.7202/400063ar>

mauvais. De toute façon, il est difficile de supposer que S. Thomas ait pensé à ce difficile problème de la conscience morale de nos jours.

* * *

Ce grand ouvrage constitue une importante contribution à l'étude de ces graves questions. En face de la conception moderne des « droits naturels », qui pose l'homme comme esprit pour lui attribuer des droits absolus, liberté, égalité, fraternité, l'A. part de la Nature, dans laquelle l'homme est en quelque sorte immergé, et le droit naturel, au sens le plus strict, sera celui d'Ulpian, dans sa célèbre définition : *quod Natura omnia animalia docuit*. Nous retrouvons immédiatement le droit et le devoir de conserver son existence, et la procréation, qui assure la perpétuité de l'espèce. Si l'on passe du point de vue individuel au point de vue collectif, la *promotio* de l'homme oblige à assurer aux peuples qui souffrent de la faim, de la misère, le droit à l'assistance que réclame leur condition.

Mais à côté du péril de « l'angélisme », héritier du Cartésianisme, il y avait celui de « l'élitisme », qui, comme le faisait déjà Aristote, plonge l'immense masse des humains dans une condition servile et misérable. Le Stoïcisme romain et plus encore le Christianisme ont contribué à introduire ici une saine idée d'égalité entre les créatures humaines.

Il faut également remercier l'A. d'avoir attiré l'attention sur une importante distinction : autre chose en l'homme ce qu'il y a de plus essentiel, autre chose, ce qu'il y a de plus « digne » (*Supplem.*, q.49, a. 3). C'est ainsi que dans le mariage, la génération charnelle, la « proles », sont quelques chose de plus *essentiel*, de plus naturel, une donnée naturelle première, dirions-nous, tandis que le sacrement, qui appartient à l'ordre de la grâce, est quelque chose de plus élevé, mais qui n'appartient pas à cet ordre naturel premier. On pourra sans doute en dire autant des éléments de l'amitié conjugale, élevés par la grâce, à la dignité de la *charité* : d'un ordre plus élevé que la génération charnelle, mais moins « essentiel ». On n'oubliera pas d'ailleurs que dans le mariage chrétien, il ne s'agit pas seulement d'engendrer une créature humaine. Si l'éducation et l'instruction sont incluses dans la fin première du mariage, il s'agira de faire un chrétien. Le surnaturel explique de toute part les biens du mariage : *fides, proles, sacramentum*. Mais la grâce ne détruit point la nature : *homini est essentialius esse*

naturae. L'intention première de la Nature est la conservation de l'espèce, par la génération charnelle, et c'est en ce sens que la « proles » est fin première du mariage.

L.-B. GILLON, O.P.
Rome

William MARCEAU, *Le Stoïcisme et saint François de Sales*. Roanne : Horvath, 1983, 109 pages.

Ce nouveau livre du père William Marceau examine en profondeur les rapports complexes entre le stoïcisme antique et la pensée de saint François de Sales (1567-1622). Comme tant d'autres humanistes chrétiens de son époque, saint François de Sales a reçu une excellente formation classique. William Marceau insiste à juste titre sur l'importance du néo-stoïcisme aux seizième et dix-septième siècles en Europe. Certains penseurs tels que Juste-Lipse et Guillaume du Vair ont même essayé d'assimiler tout à fait le stoïcisme païen au christianisme. Malgré son admiration sincère pour Épictète et d'autres philosophes stoïciens, saint François de Sales a bien compris l'incompatibilité fondamentale entre le stoïcisme païen et le christianisme sur plusieurs sujets importants, à savoir l'immortalité de l'âme, la nature de la grâce, le sens de la Providence divine et l'importance religieuse de l'humilité. William Marceau montre clairement que saint François de Sales utilise les vérités morales des stoïciens mais réfute les aspects du stoïcisme qui sont incompatibles avec les dogmes orthodoxes du catholicisme.

Dans son *Introduction à la vie dévote* (1608) et surtout dans son *Traité de l'amour de Dieu* (1616), saint François de Sales discute d'autres différences importantes entre le stoïcisme antique et le christianisme. Même devant la mort un sage stoïcien s'efforçait d'être indifférent à la souffrance. Sa volonté personnelle déterminait la vision du monde d'un sage stoïcien. Pour saint François de Sales cette notion stoïcienne de la volonté personnelle est insuffisante parce qu'un Chrétien devrait conformer sa volonté personnelle à la volonté supérieure de Dieu. Dans son *Traité de l'amour de Dieu*, saint François de Sales présente des arguments bien persuasifs contre les notions stoïciennes de l'indifférence et de la volonté. Il explique qu'il nous est psychologiquement impossible de nier la réalité de notre souffrance. Mais si nous acceptons la Providence divine et la volonté

de Dieu, nous aurons une vie calme et rassurante. Saint François de Sales nous conseille de céder complètement à l'amour de Dieu afin d'obtenir la paix intérieure dont nous avons tous besoin.

William Marceau décrit avec précision toute la portée de l'amour de Dieu dans les œuvres de saint François de Sales. Ce livre excellent et les nombreux articles du père Marceau sur saint François de Sales nous permettent de bien comprendre la spiritualité salésienne et aussi l'influence du stoïcisme antique sur un grand penseur chrétien.

Edmund J. CAMPION
University of Tennessee

EN COLLABORATION, **Teilhard de Chardin, son apport, son actualité.** Colloque du Centre Sèvres 1981. Suivi de cinq textes inédits de Teilhard de Chardin. Préface de Henri Madelin. Paris, Le Centurion, 1982, 13,5 × 21,5 cm, 189 pages.

Cet ouvrage contient un ensemble de travaux préparés à l'occasion du centenaire de la naissance de Teilhard de Chardin. Henri Madelin, provincial des Jésuites de France, rappelle dans une allocution qui tient lieu de préface, que le paléontologiste était vivement préoccupé par le besoin de réaliser l'unité de connaissances aussi diverses que la théologie, les sciences biologiques et physiques, la paléontologie, la philosophie etc. qui s'intéressent aux origines, à la nature et à la destinée de l'homme (p. 8).

Ce qui apparaît à certains comme le point fort du teilhardisme provoque chez d'autres un malaise irrépressible. La diversité des prises sur le réel, surtout lorsque leur rapprochement est traversé d'un fort courant d'enthousiasme et de mysticisme, risque de prendre une allure artificielle et dogmatique. Ce n'est pas que ces perspectives soient contradictoires ; elles ne le sont évidemment pas pour le scientifique ou le philosophe chrétien. Ni qu'il n'y ait pas lieu d'en défendre la compatibilité contre ceux qui, à l'opposé de la vision teilhardienne, croient déceler dans des sciences comme la physique, la biologie ou la paléontologie des arguments décisifs contre les croyances chrétiennes. Il ne s'agit donc pas d'exclure toute considération de compatibilité des résultats de diverses méthodes, mais d'aborder avec prudence et discernement leur intégration dans un même discours.

Mise à part une dernière partie (Annexes, p. [171]–189) où sont reproduites quelques lettres de Teilhard et à propos de lui, mais qui ajoutent fort peu à ce que nous connaissons déjà, l'ouvrage se divise en deux parties d'inégale valeur. La première constituée d'articles par François Crouzel, Édouard Boné, Bernard Vandermeersch et Jacques Fabre, essaie de faire le point sur l'aspect scientifique de l'œuvre. Forcément schématiques, ces articles font certes ressortir en gros, l'importance du rôle de Teilhard comme pionnier et la justesse de certaines de ses intuitions, mais les auteurs insistent en même temps sur les développements considérables qui se sont produits depuis sa mort, l'aspect vieilli et dépassé des méthodes dont il disposait.

La seconde partie réunit des articles à caractère philosophique, théologique, mystique et bibliographique, par François Russo, Madeleine Barthelemy-Madaule, Christian d'Armagnac, Gustave Martelet, Gérard-Henry Baudry. Ces études trop brèves reprennent des questions traitées plus longuement ailleurs par les mêmes auteurs et par bien d'autres. Ce qui frappe, c'est un manque d'unité et de cohésion qu'on aurait pu prévenir en proposant quelques questions communes aux participants.

Crouzel (p. [15]–24) fait un bref historique de la carrière scientifique de Teilhard, des influences subies (e.g. Marcellin Boule). Il rappelle l'importance de son œuvre scientifique publiée (quelque 4000 pages), son besoin de clarté, sa prudence, sa multidisciplinarité, son souci d'accorder la pensée chrétienne à une conception évolutive du monde et de l'humanité.

Édouard Boné (« Le paléontologiste à l'épreuve du temps », p. 25–39) insiste sur les nombreuses missions scientifiques du savant en Chine et en Afrique, sur sa défense de l'orthogénèse, qui faisait l'objet de son dernier rapport scientifique en avril 1955 (p. 25), sur le « processus d'homini-sation », point culminant de l'évolution :

« C'est le *phénomène humain* qui le retient et le hante, tout l'immense processus d'*hominisation*, (...) clé d'interprétation du monde et de l'histoire ». (p. 27).

Mais, continue Boné, les données disponibles jusqu'en 1955 ne représentent plus « qu'une mineure partie de notre information actuellement disponible ». (p. 28). Puis il souligne l'abondance des découvertes en paléontologie humaine, depuis la mort de Teilhard, le renouvellement radical des méthodes (datation, traitement statistique et